



LE PARISIENNE



MARS, AU MILIEU DES AVERSES,
PRÉPARE EN SECRET LE PRINTEMPS.

LA VIE PARISIENNE

Parait tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ETRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) ; Téléphone Gutenberg 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;
TROIS Mois : 8 francs 50

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs ;
TROIS Mois : 10 francs

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique. 3 fr. Pharmacie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris

OMNIA-PATHÉ A côté des Variétés
5, Boulevard Montmartre, 5
LE PLUS BEAU CINÉMA DE PARIS
La Projection la plus parfaite
FAUTEUIL, 1 fr.; RÉSERVÉ, 2 fr.; LOGES, 3 fr. (esc. spécial)
Ouvert sans interruption de 2 h. à 11 h.

SOUS BOIS PARFUM GODET
BIJOUX Ne vendez pas ACHAT
SANS CONSULTER
GESSELEFF, 20, rue Daunou. Tél. Gut. 58-92

MAISONS CHOISIES

2 fr. la ligne (40 lettres, chiffres ou espaces).

RECHERCHES ET RENSEIGNEMENTS

POLICE PARISIENNE, 124, r. Rivoli, **IMBERT**, Dir. Ex-insp. attaché au *Cabinet du préfet de police*. Recherches de t. natures. Rens. confid. Enquêtes sur t. sujets. Mariage (avant). Divorce. Constats. Successions. Vols. Surveillance, etc. Missions. Paris, France, Etranger. Discr. absolue.

POLICE PRIVÉE, 37, boul. Malesherbes, Paris, 20^e année, recherches, enquêtes, surveillances, mariages, santé, antécédents, moralité, prodiges, etc., etc. DIVORCES. E. VILLIOD, *Directeur*, reçoit de 9 heures à midi et de 2 heures à 6 heures. Téléphone Central 85-81.

DIVERS

ANDRÉA, cartomancienne, 77, boulevard Magenta, Paris, même adresse depuis 33 ans. Ne pas confondre.

MARC café, sommeil dep. 3 fr., tarots, cons. dep. 1 fr. Mme ADAM, 78, r. du Château-d'Eau. Reçoit ts 1. jours.

MYSTÈRES DE L'ÉCRITURE sur tapis astral, etc., dep. 2 fr. Tous les jours, dim. et fêtes, de 2 à 7 h. ou écrire. Mme IXE, 28, rue Vauquelin, Paris (5^e).

BIBLIO, r. Vivienne, 12, achète livres et gravures. Envoie franco contre 0 fr. 50 son catalogue, dernier paru.

EXPOSITION UNIVERSELLE 1900 : MÉDAILLE D'OR
GERMANDRÉE
EN POUDRE & SUR FEUILLES
BREVETÉ S.G.D.G.
Secret de Beauté d'un parfum idéal, d'une adhérence absolue salutaire et discrète, donne à la peau HYGIENE BEAUTE
MIGNOT-BOUCHER 19, rue Vivienne PARIS

MESDAMES ! Conservez cette adresse !
13, faubourg MONTMARTRE
CABINET PHYSICO
ESTHÉTIQUE du Corps. BEAUTE du Visage!
MÉTHODE scientifique L'AIR CHAUD
CRÈMES, Lotions, Poudres, incomparables !
MEILLEUR Marché que partout ailleurs !

**- DRAGÉES -
SOMEDO**
En 3 minutes on obtient les Meilleures BOISSONS CHAUDES ANIS, CAMOMILLE, VÉRVEINE, ORANGER, TILLEUL, MENTHE, COMMODITÉ — RAPIDITÉ — PROPRETÉ etc. Indispensables aux Soldats et à TOUS. Boite échantillon 12 infusions 1 fr. Boite de 25 1 fr. 75. — Flacons de 40 3 francs. EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES MAISONS.

Contre les RHUMES, TOUX, BRONCHITES, GRIPPE, CATARRHES, ASTHME Maux de Gorge
Gouttes Livoniennes
de TROUETTE-PERRAT
Flacon : 2'50 toutes Pharmacies et 15, Rue des Immeubles-Industriels.

F que de **POSTICHES** et Cheveux en Gros. **HERMOSA**, 24, Boul. de Strasbourg, Paris. Exécute également commandes particulières au prix de fabrique. Gd Choix de Modèle. nouv. Travail à façon avec démêlures.

"RAMBAUD" sa Poudre de RIZ le teint
Idéalisé
La Boite: 5', 1/2 Bt. 3'. - 8, Rue S^e-Florentin, Paris.

BIJOUX Plus haut Cours ACHAT
COMPTOIR ARGENTIN, 25, rue Caumartin, Paris

Le COURRIER de la PRESSE
21, Boulevard Montmartre, 21 — PARIS (2^e)
Bureau de coupures de journaux

Opère lui-même

Toutes les Récompenses

**UN BON PORTRAIT DOIT ÊTRE SIGNÉ
PIERRE PETIT**

Tous les poilus sauront gré à Pierre Petit de la délicate pensée d'offrir à ses compagnons d'armes une douzaine de photos, modèle exclusif cartes de visite pour 12 francs ou une douzaine cartes album pour 20 francs avec deux poses différentes. Les ateliers de pose, 122, rue Lafayette, sont ouverts tous les jours, de 9 à 5 heures, même les dimanches et fêtes.

ON DIT... ON DIT...



Un Avant-propos académique.

M. C.p.s vient de faire une répétition de son entrée à l'Académie Française, à moins que, désespérant de prononcer jamais son discours de réception, il se soit simplement ménagé une petite compensation. M. C.p.s a parlé devant l'auditoire de la Société des Conférences, lequel est en ce moment le public le plus académique de Paris.

M. C.p.s a fort bien parlé. *La Vie Parisienne* décerne l'éloge avec assez de circonspection pour qu'on ne puisse l'accuser de complaisance. Au surplus M. C.p.s avait choisi un beau sujet : L'Union sacrée, tout comme M. Raymond Po.n.c.ré... M. C.p.s soutient assez vigoureusement notre académique — lui aussi — Président, pour se permettre de marcher sur ses brisées... Voyez et comparez!

Quel bienfait que la réputation d'avoir de l'esprit! Parce que M. C.p.s a par ses pièces, durant un lustre, amusé le boulevard, son auditoire, soucieux de ne pas paraître dépourvu de finesse, était prêt à sourire au soupçon d'un bon mot. Mais M. C.p.s n'a pas fait d'esprit. Il a fait de la sociologie, ce qui, depuis deux ans, est devenu sûrement sa spécialité. Et il n'a pas eu moins de succès que s'il avait fait de l'esprit.

Au demeurant, M. C.p.s a remporté une belle victoire... Nul n'ignore que l'aristocratie tourangelle lui battit froid, jadis, quand il vint villégiaturer sur les bords de la Loire. Une noble douairière, qui sans doute l'ignorait autrefois avec une parfaite sérénité, disait à l'issue de la conférence :

— Mais ce petit Capus devrait faire de la politique; nous le pousserions...

Bien que « ce petit C.p.s » nous ait paru charmant, nous avons déploré ce projet politique. Puis nous avons songé que si M. C.p.s devenait député, il écrirait sans doute moins d'éditoriaux. Et du coup nous avons trouvé que la bonne douairière... Mais nous ne dirons pas ce que nous avons trouvé.



Violon d'Ingres.

On vient de donner la rosette à un officier particulièrement connu et respecté dans toute l'armée française et particulièrement craint dans l'armée ennemie — le commandant Fil.o.x, qui a mis au point, pour ne pas dire inventé, avec une science technique admirable, un des plus formidables engins de notre artillerie...

Ce savant et ce soldat est l'homme du monde le plus modeste. Mais c'est aussi... un excellent violoniste.

Et quand on donne, à B....., un concert de bienfaisance, on peut remarquer à l'orchestre, tout simplement, le commandant Fil.o.x qui, l'archet à la main, oublié momentanément les 380 et les obus.



Petites économies... d'essence.

Les bons chefs de famille ne craignaient point, au temps où ni le gaz ni l'électricité n'était inventé, d'économiser les bouts de chandelles que les domestiques utilisaient ensuite dans les lanternes, pour descendre à la cave.

Le général G.lli.ni ressemble à ces chefs de famille du bon vieux temps. Il n'est petite économie qu'il ne cherche à réaliser.

La dernière petite économie du ministre de la Guerre consiste dans la demi-suppression des voitures automobiles dont les chevaux-pétrole piaffaien dans la cour du ministère de l'Instruction publique où réside, en ses salons dorés, noble et sage dame Anastasie.

Le ministre de la Guerre a pensé que nos censeurs pouvaient, tout comme le commun des mortels, prendre le tram ou le métro pour se rendre à leurs ciseaux. Seul le service des automobiles de nuit continuera à fonctionner, et nul ne songera à le critiquer, puisque le métro ne roule pas entre minuit et cinq heures du matin, et que les voitures sont rares à ces heures.



La contre-offensive des chapeaux.

Eh! quoi la fameuse question des chapeaux de femmes dans les théâtres, cette question qui fit couler tant d'encre il y a quatre ou cinq ans, n'est-elle pas encore résolue?... Voici qu'elle surgit de nouveau dans les cinémas!

A la suite d'un certain nombre d'incidents, nés de la résistance que de belles spectatrices ont opposée aux efforts des ouvreuses pour les débouiller de couvre-chefs trop volumineux, la Préfecture de Police a décidé de renouveler ses ordonnances relatives aux chapeaux. Elle a résolu de défendre énergiquement les salles de cinéma contre les offensives de la coquetterie féminine. (Une autre solution aurait été de remplacer par des télescopes les lorgnettes mises à la disposition des spectateurs, mais l'on n'y a point songé). Les directeurs de toutes les salles de spectacle ont donc reçu un nouvel exemplaire de l'Ordonnance préfectorale du 10 août 1905, avec ordre de l'afficher. Cela est fort sage; mais écoutez comment est rédigée ladite ordonnance :

ARTICLE 220. — *Toute personne dont le chapeau serait un obstacle à la vue des spectateurs, ELLE sera tenue de l'enlever immédiatement...*

Nous demandons qu'à la place de la censure politique on institue une censure grammaticale!

Nouvelles asphyxiennes.

On ne s'ennuie pas en Suisse!...

Ainsi, il y a eu, l'autre soir, une grande réunion au *Lesezirkel* d'Hottingen.

(Le *Lesezirkel* est un club exclusivement littéraire où l'on conférence à bout portant.)

Ce soir là, le héros de la fête était un jeune écrivain, peu connu jusqu'ici mais dont cet écho servira la réputation, M. Alexandre Castell...

Vous dites? Vous ne connaissez pas M. Alexandre Castell?... Vous allez le connaître...

Donc ce notable écrivain, devant l'auditoire particulièrement brillant et distingué du *Lesezirkel*, donna lecture d'importants fragments de son dernier ouvrage intitulé : *Nouvelles parisiennes*.

Ces nouvelles, bien entendu, sont de mauvaises nouvelles, mais elles sont bien curieuses tout de même. Il y est question d'un Paris tout à fait prodigieux et babylonien, d'un Paris effroyable où les premières communiantes ont déjà des enfants de sept ans, où tous les messieurs au-dessus de quarante ans sont des satyres mûrs pour la camisole de force ou pour Cayenne...

C'est à faire dresser les cheveux sur le crâne d'un chauve!... Alors, vous avez deviné, n'est-ce pas?...

Eh oui, parbleu!... M. Alexandre Castell est un Boche qui a écrit, en boche bien entendu, ses nouvelles « barisiennes »!...



Le programme des spectacles.

La revue est, sans contredit, la reine du jour. Il n'est pas un théâtre qui ne veuille en offrir une à son public et, loin de diminuer, la vogue de ce genre de spectacle semble augmenter de jour en jour. Nos soldats eux-mêmes ne peuvent s'en passer et nous connaissons certaines « revues » des tranchées qui sont des petits chefs-d'œuvre.

Si nous n'avons pas encore eu la joie de savourer au Théâtre-Français la revue d'un académicien, nous aurons du moins, prochainement, le plaisir d'applaudir à l'Ambigu une revue que M. Pierre V.b.r écrit en collaboration avec M. Charles Q.n.l, et, au Palais-Royal, une autre revue due à la plume de M. Georges F.yd.au lui-même et de M. Hugues D.l.rme.

Ce n'est pas là « de la petite bière »! pour parler le langage de Cabotinville, et nul doute que ces œuvres légères d'écrivains célèbres n'obtiennent un vif succès.

**HYGIÈNE
INTIME
SUITES
DE COUCHES
MÉTRITES
OVARITES
SALPINGITES
FIBROMES**

La femme qui ne se soigne pas ou mal devient une détraquée, parfois une malade

La GYRALDOSE revient à UN SOU l'injection.



— Que Madame se console avec cette petite boîte de GYRALDOSE, tous ses malaises seront dissipés.

La GYRALDOSE est une poudre antiseptique, non caustique, désodorisante et microbicide à base d'acide thymique, de trioxyméthylène ou triformol et d'alumine sulfatée. Elle est formellement indiquée dans la leucorrhée. C'est le médicament de choix contre cette affection si fréquente et si négligée.

La GYRALDOSE, grâce à ses composants chimiques harmonieusement assortis, répond à toutes les indications thérapeutiques, grâce à l'acide thymique et au trioxyméthylène, antiseptiques de choix, et à l'alumine sulfatée, astringente, qui tonifie les muqueuses.

La "GYRALDOSÉE" est une femme saine, propre, bien portante.

Toute femme qui en fait usage matin et soir conserve une santé parfaite et s'assure contre les ennuis et malaises qui peuvent la troubler.

Communication à l'Académie de Médecine (14 octobre 1913.)

P. S. — La GYRALDOSE est en vente dans toutes les bonnes pharmacies et aux Etablissements Chatelain, 2 bis, rue de Valenciennes, Paris. (Métro : Gares Nord et Est). — Prix : la boîte franço, 4 francs; les 5 boîtes franço, 17 fr. 50. Etranger, la boîte franço, 4 fr. 50; les 5 boîtes franço, 21 francs.

LES GRANDS HOTELS

AGAY (Var). — "LES ROCHES ROUGES", sur la corniche de l'Estérel. Gd Hôtel 1^{er} ord. Confort mod.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, 1^{er} ordre Garage.

NICE. — HOTEL D'ANGLETERRE. Grand confort moderne. Ouvert toute l'année (prix de guerre).

LE PLUS JOLI LIVRE D'AMOUR

Le Plaisir Tendre
par Marcel LAFAYE

En vente chez tous les Libraires : **3 fr. 50**
(Envoi franço par la poste à toute personne qui
en fera la demande à M. le Directeur de La Vie
Parisiennne.)

SEMAINE FINANCIÈRE

Pris dans son ensemble, le marché conserve toute sa fermeté. L'activité s'est portée tout particulièrement sur le marché en Banque. Les valeurs russes ont profité de la prise d'Erzeroum par l'armée russe. Athènes a acheté les valeurs grecques.

Notre ministre des Finances vient de faire, une fois de plus, le voyage de Londres; il était accompagné par M. Palain, le très distingué directeur de la Banque de France.

Les deux principaux résultats obtenus par l'accord avec le gouvernement anglais et la Banque d'Angleterre sont :

Dispositions prises en vue du paiement des achats faits directement par le gouvernement français, tant en Angleterre qu'aux États-Unis, et entente avec la Banque d'Angleterre pour faciliter les règlements de crédits commerciaux privés sur le marché anglais et ouverture du Stock Exchange aux négociations de titres possédés par des Français.

Cette deuxième entente est des plus importantes,

(Censuré.)



EN VENTE PARTOUT

"L'ESTAMPE GALANTE"

Porte-folio contenant 4 Estampes d'art inédites en couleurs,
Format 0^m 26 × 0^m 36, Tirage grand luxe, signées de :

RAPHAEL KIRCHNER, FABIANO, M. MILLIÈRE, HÉROUARD, NAM, LÉO FONTAN,
MANEL FELIU, etc., etc.

Chaque numéro mensuel contient 4 gravures inédites en couleurs. Le numéro, franço : **5 francs**.
Abonnement d'une année (12 n^{os}) : **50 francs**. — Six mois (6 n^{os}) : **25 francs**.

CARTES POSTALES

Séries de 7 CARTES GALANTES en COULEURS
par RAPHAEL KIRCHNER

1. LES PÉCHÉS CAPITAUX. 2. PARIS A CYTHÈRE. 3. BLONDES ET BRUNES
Chaque pochette, franço : **1 fr. 50**. — Les trois pochettes : **4 fr. 50**. Etranger : **5 francs**.

Franco contre 0 fr. 50, CATALOGUE ILLUSTRÉ D'ESTAMPES GALANTES EN COULEURS.

Lettres, billets de banque, mandats-poste à adresser à la

LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 58 bis, Chaussée d'Antin. Paris. — GROS-DÉTAIL

E. R.



HISTOIRE AMOUREUSE DE FANFAN (*)

II. SYLVIE

Les garçons, hier encore profanes, qui viennent de sacrifier, pensent que cela se doit lire sur leur visage. Je l'ai remarqué, non des autres, mais de moi-même, chaque fois que j'ai fait l'amour, qui était toujours, vu mon caractère, comme une première fois. Mais ils voudraient rentrer sous terre : moi je ne rougis point de céder au vœu de la Nature, volontiers je le crierais sur les toits.

Manon, qui était fine, devina mon inconséquence, et, selon l'usage, ce fut ma maîtresse qui m'enseigna la dissimulation.

— Surtout, me dit-elle, tu ne vas point le conter à Madame !

Je lui promis que je ne le conterais pas. Il me coûta de faire cette promesse, quoique je ne visse pas fort bien comment j'aurais pu réciter une telle histoire à une personne si imposante. Je ne faillis point à ma parole, pour cette raison ou pour une autre, et fus homme d'honneur, par obéissance à mon papa.

Je me contentai de regarder la citoyenne Pascaud d'un petit air passablement effronté. Elle était moins fine que Manon, et ne soupçonna point la cause de ma suffisance ; mais elle recommença de m'envisager

avec intérêt, et, à ce qu'il me parut, avec une sorte de compassion. Je ne la vis qu'à souper, le soir. Le citoyen Pascaud ne m'avait pas ménagé de tout le jour. J'étais fort las, et je jure que je ne songeais qu'à dormir quand je regagnai ma soupente. Madame, à ma grande surprise, m'y suivit.

— Mon pauvre Fanfan, me dit-elle (je lui dois cet aimable surnom, que j'ai gardé), mon pauvre Fanfan, tu es dépayssé : je ne veux pas que tu aies la douleur d'être seul au monde, et je te tiendrai lieu de ta mère qu'un sort cruel t'a ravie au berceau.

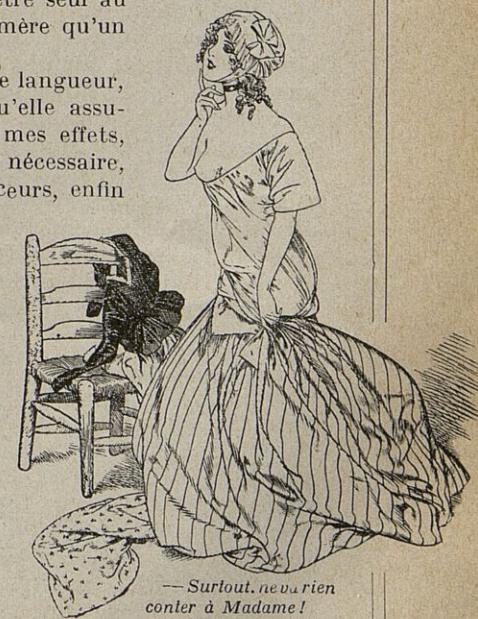
Elle me dit ensuite, avec un peu de langueur, comment elle concevait ce rôle, qu'elle assumerait le soin de mon linge et de mes effets, ne me laisserait point manquer du nécessaire, et y ajouterait même quelques douceurs, enfin qu'elle viendrait chaque soir me donner un baiser dans mon lit. Elle me le donna, mais ne cessa point pour cela de discourir, et fit si bien que je dormais comme une souche quand elle se résigna, en soupirant, à me quitter.

Je ne me réveillai qu'à l'aube. Manon ne fut point si furieuse que je craignais. Cette rusée se moqua bien un peu de mon injurieux sommeil, mais me dit que l'essentiel était de tromper Madame, que je l'avais bien fait, et qu'on ne saurait prendre trop de précautions.



Manon était prudente.

(*) Suite. Voir les n° 8-9 de *La Vie Parisienne*.



— Surtout, ne va rien conter à Madame !



Madame me bordait dans mon lit.

témoignait plus encore d'intérêt, mais me faisait grâce de la commisération. Elle m'admirait avec passion, dont j'étais fier. Cependant, je goûtais la douceur de vivre, et je ne cherchais pas plus loin. La sollicitude « maternelle » de Sylvie m'était fort nécessaire dans un âge si tendre, et je crois que, si elle avait manqué un soir à me border dans mon lit, j'aurais refusé par bouderie de passer dans le lit de Manon.

Mais bientôt, Sylvie me considéra d'un autre œil, que j'appellerai inquisiteur. Elle me regardait fixement, dès que je paraissais le matin devant elle, comme le médecin regarde un malade qu'il a déjà condamné. Elle soupirait. Elle n'était point sévère, mais triste, ou mortellement inquiète. Cette inquiétude se communiquait à moi, et je me tournais vers la glace où je n'avais qu'à jeter les yeux pour être rassuré. Je puis le dire sans vanité, après si longtemps : j'avais un teint de lys et de roses. Je ne veux pas faire non plus de fausse modestie : je l'ai toujours. Mais Sylvie soupirait encore. Elle me dit un matin qu'elle me voulait parler sérieusement à trois heures, et que j'eusse la migraine. Je ne hais rien tant que les entretiens sérieux, et je les haïssais dès lors ; mais les désirs de Madame étaient pour moi des ordres ; j'eus donc ja migraine à trois heures et je vins dans sa chambre lui demander de la tisane.

Elle ne m'en servit point, et me fit seulement asseoir sur un coussin fort bas, tout contre une mérienne, où elle était mi-assise, mi-couchée, les jambes allongées et le buste droit. Elle portait, je la vois encore, une robe de linon blanc qui me semblait transparente (j'ai les yeux perçants) ; ses bras, son cou, sa gorge étaient nus, et toute sa toilette, enfin, d'une simplicité savante, mais sa coiffure était, si je puis dire, monumentale, et je remarquai fort bien, malgré mon trouble, qu'elle n'avait point les cheveux, comme à l'ordinaire, poudrés d'or ou de neige, mais franchement bleus. Je gage qu'elle ne s'était pas donné tant de mal pour les accommoder ainsi, que moi pour mettre mes propres cheveux dans un désordre que je sais qui m'avantage. Elle semblait en proie à une agitation extrême, à un véritable égarement. Elle me flattait de la main, elle gardait le silence, elle faisait mine de chercher ses mots. Je ne doute pas que son discours ne fût préparé et qu'elle ne le débitât par cœur.

— Fanfan, me dit-elle d'une voix entrecoupée, j'ai balancé longtemps d'avoir avec toi un entretien dont ma pudeur s'alarme, mais que le devoir m'impose. Je suis ta mère adoptive... Pauvre petit, tu ignores le mal dont tu souffres. Je dois t'en apprendre le nom : c'est l'amour. Je ne dis pas, ajouta-t-elle vivement, que tu aimes. Non, tu n'aimes personne... personne hélas!... La tendresse qui déborde de ton cœur, ton désir même est sans objet ; mais tu subis la loi commune, et le danger est d'autant plus pressant que ton timide appel demeure sans réponse, l'écho reste sourd à ta voix.

Pour en prendre une de plus, j'affectai dès lors de traiter la servante de haut en bas ; si nous eussions été encore au temps de la Terreur, je pense que ces façons nobles m'eussent valu la prison et l'échafaud. Elles ne me valurent que l'estime de la citoyenne Pascaud. « Ce petit a du sang », grondait-elle, chaque fois que j'humiliais Manon d'une rebuffade, et elle me

Je n'avais pas encore imprimé assez de livres pour entendre tout cet amphigouri, mais j'en démolais assez bien le sens général, je savais mon rudiment, et je faillis, pour tranquilliser Madame, tout naïvement lui dire que Manon, quand je l'appelais derrière le paravent, ne manquait pas de me faire écho. Par bonheur, elle me défendit de l'interrompre, et je me rappelai à temps que j'avais juré d'être discret.

— Ah ! poursuivit-elle, Fanfan, qu'adviendrait-il de toi si tu ne m'avais rencontrée ? Ton innocence m'épouvante. Elle est si grande que depuis le premier jour tu soupires pour moi, et tu ne t'en étais pas aperçu ! Tu me réduis à l'éclaircir moi-même du désir que je t'ai inspiré, et à t'avouer que je n'y suis pas insensible. Tu comprendras plus tard quelle violence je fais en ce moment à ma pudeur. J'aurai des remords la semaine prochaine ; mais j'en aurais toute ma vie si je t'abandonnais aux hasards et si je ne guidais tes premiers pas.

Je fis la bête et lui demandai, en riant sous cape de ma question, pourquoi elle n'aurait de remords que la semaine prochaine. Elle me repartit gravement que les mystères de l'amour sont redoutables, et qu'elle voulait bien m'initier, mais après que j'aurais fait une retraite pour me préparer à cet événement,

bref qu'elle serait à moi, mais d'aujourd'hui en huit. Je la remerciai avec effusion, et lui protestai que ce délai me semblerait infini. Elle sourit de ma pétulance.

— Va, maintenant, fit-elle, va, mon enfant. Ce que je t'ai dit, je devais te le dire. Mon cœur ni ma conscience ne me reprochent rien, et pourtant je meurs de honte.

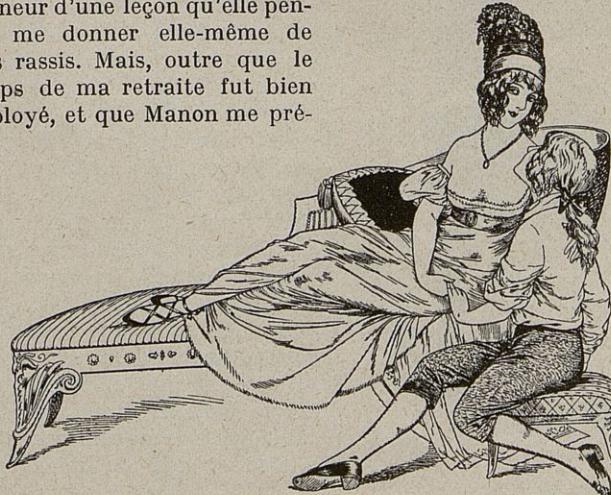
Je ne me fis point répéter le congé. Je courus à la cuisine. J'avais hâte de conter cette aventure à Manon. Elle prit la chose au pis, cria, pleura même, et dit de vilains mots, tout en demeurant d'accord que je ne pouvais point refuser Madame. Je ne pensais pas non plus la refuser, et elle m'avait semblé si belle avec sa robe blanche et ses cheveux d'azur que je ne me trouvais pas à plaindre. Mais, si j'étais sensuel, j'étais gai : j'aurais souhaité que Manon rît aussi franchement que moi de toute cette invention

d'un terme, d'une retraite et d'une cérémonie, pour m'enseigner au bout du compte ce que je savais déjà et pratiquais assez bien.

Je répète que j'avais alors peu de lecture : je ne connaissais pas le citoyen de Genève ni ses *Confessions*. Elles m'eussent aidé à comprendre ce que M^{me} Pascaud voulait de moi, en m'traitant comme M^{me} de Warrens fit Jean-Jacques. Je présume qu'elle essayait de donner le change à ses scrupules, en alléguant, pour satisfaire son désir, des raisons de moralité. Elle se flattait aussi que sept jours de retraite amortissent mes premiers feux, et que je ne me tirasse point à mon honneur d'une leçon qu'elle pensait me donner elle-même de sens rassis. Mais, outre que le temps de ma retraite fut bien employé, et que Manon me pré-



J'affectai de traiter la servante de haut en bas.



Les sermons qui précédèrent mon initiation me donnèrent sujet de rire.

LE NOUVEAU MANTEAU " A LA COLLIGNON "



LE CHEVAL (en extase devant une élégante à la dernière mode). — Ah ! marcher avec un cocher pareil... quel rêve !

serva des dangers de l'impatience, je n'ai pas la sensibilité de Rousseau, ni Sylvie n'avait pas l'insensibilité de l'autre maman.

Les sermons et les rites qui précédèrent mon initiation me donnèrent sujet de rire; mais ce n'est pas à quinze ans que l'on fait moins bien l'amour parce qu'on le fait en riant. Je me prêtai d'autant mieux à la comédie qu'elle était une comédie pour moi. J'écoutes avec attention, je n'entendais point trop vite; et lorsqu'on me permit enfin d'appliquer la leçon, je parus moi-même tout étourdi et confus d'être si bon élève pour ma première classe. Je demandai avec impudence à ma chère maman si elle pensait que j'eu des dispositions. La force, la voix lui manquèrent pour me répondre. Elle n'avait pu aussi longtemps que moi tenir son rôle. Son visage avait perdu l'air de la tristesse et de la froideur. Elle était pareille à une ménade. Elle me disait:

— Ah! Fanfan, je croyais t'enseigner l'amour, et c'est toi qui m'as fait connaître le plaisir!

Je la remerciai poliment de ces obligeantes paroles, elle me remercia de mes caresses, je lui retournai le remerciement, et j'avoue que je ne me pressai point trop d'aller retrouver Manon à la cuisine. La pauvre fille pleurait. Elle était déchirée de jalouse. J'eus la bonté de mentir et de lui déclarer qu'elle n'avait pas lieu d'être jalouse. Elle me crut, et me fit promettre que je ne recommencerais pas. J'oubliai l'honneur et j'eus encore la bonté de lui faire un faux serment. J'ajoutai même que c'est apparemment la citoyenne qui n'aurait pas envie de recommencer. J'étais persuadé du contraire, et me demandais, non sans inquiétude, si deux maîtresses ne sont pas un fort grand embarras.

Mais j'ai observé par toute la suite de ma vie, et j'observai alors pour la première fois, que mon étoile (qui doit être Vénus elle-même) ne m'abandonne jamais, et que je me tire aisément de ces difficultés. Mme Pascaud ne manqua point d'avoir les remords qu'elle m'avait annoncés, et elle ne douta pas en conséquence que son mari, qui était de tous les maris le plus aveugle, ne fût le plus clairvoyant.

— Il nous épie, medit-elle un jour. Il est d'une jalouse affreuse, et bien injuste, car j'ai toujours respecté sa foi. Il me tuera, peut-être nous tuera-t-il tous les deux. C'est ta faute.

Je me récriai. Elle poursuivit :

— Tu es si maladroit, mon pauvre Fanfan!... Cela ne me surprend point, d'un amant trop jeune. Comment veux-tu que Pascaud ne flaire pas notre intelligence, quand tu ne fais seulement pas la cour à Manon? Nous ne sommes que deux femmes au logis, c'est l'une ou l'autre. Mon mari sait bien qu'à ton âge les sens parlent, et l'on ne se passe guère de maîtresse. Je t'en prie, mon cœur, fais semblant de ne plus dédaigner cette fille, qui au reste est assez jolie. Laisse croire qu'elle est aussi complaisante, et s'il est nécessaire pour ton salut, pour le mien, prends sur toi, accorde-lui quelques menues faveurs.

— Ah! madame, répondis-je à Sylvie, j'y avais bien songé, mais je vous avoue que je n'osais vous proposer ce subterfuge. Il suffit : du moment que vous m'y engagez vous-même, je me résous de vaincre ma répugnance, et comme vous dites si bien, je vais prendre sur moi.

(A suivre.)

ABEL HERMANT.



M. Pascaud était un observateur.



— Ah Fanfan, c'est toi qui m'as fait connaître le plaisir.

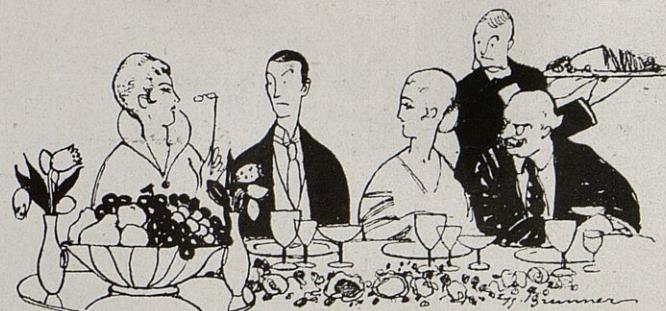
LES SURPRISES DU CARNAVAL DE 1916

Point de mascarade, cette année, mais que de métamorphoses!



QUELQUES DÉGUISEMENTS DE GUERRE

Les transformations imprévues de la Parisienne



PETIT CATHÉCHISME DE CAMPAGNE

LE CIVIL

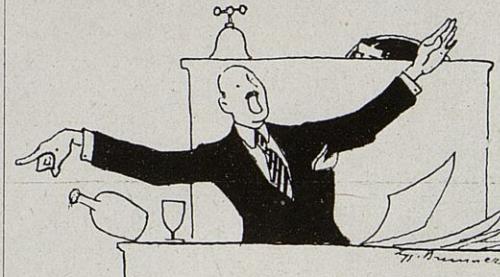
DEMANDE. — Qu'est-ce qu'un civil ?

RÉPONSE. — En temps de guerre, le civil est un monsieur qui ne peut pas être militaire. Cette définition, d'apparence succincte, est cependant rigoureusement exacte. Car si le civil pouvait être militaire, il ne serait pas civil, ou, du moins, les gendarmes ne le laisseraient pas rester civil.

D. — N'y a-t-il donc pas quelques militaires qui sont en même temps civils et, par suite, quelques civils qui sont en même temps militaires ?

R. — Chut, monsieur ! Taisez-vous et mésiez-vous de la Censure... Si vous voulez parler des députés...

D. — Non, non, vous avez raison. C'est défendu. Mais, qu'est-ce qu'un député ?



Un accès de tribunale verbale.

R. — Un malade.

D. — Un malade ?

R. — Oui, monsieur, car il garde la Chambre, pendant que les électeurs...

D. — Chut, monsieur !... Parlez-moi du civil.

R. — Le civil, tout d'abord, n'a droit au qualificatif de civil

qu'à partir de l'âge de dix-huit ans. De zéro an à dix-huit ans, il n'y a pas de civils. Il y a des poupons, des bébés, des moutards, des gamins, des potaches. Le civil ne commence donc qu'à partir de la dix-huitième année. On distingue ensuite deux catégories de civils : le civil âgé de moins de quarante-huit ans et le civil plus âgé. Le civil de moins de quarante-huit ans n'est qu'un demi-civil, parce qu'il est seulement réformé.

D. — Qu'est-ce qu'un réformé ?

R. — C'est un malade, reconnu malade par deux, par trois fois, ou par une demi-douzaine de fois, par un préfet, par un conseiller de préfecture, par un conseiller général, par un commandant de recrutement, par un capitaine de gendarmerie et — même ! — par un médecin-major. Le réformé est un homme considéré comme tellement malade qu'on le reconnaît incapable de mourir...

D. — Qu'est-ce que vous nous chantez là !...

R. — Laissez-moi achever, monsieur ! De mourir à la guerre, veux-je dire...

D. — Ah ! bien... Parlez-moi de la situation du civil-réformé.

R. — Le civil-réformé, monsieur, est le paria des civils. Il est exposé d'abord à toutes les fantaisies de MM. les députés qui peuvent le faire déshabiller devant autant de généraux de division, de préfets et de



Le réformé-civil : homunculus miserrimus.



conseillers de préfecture que ça peut leur faire plaisir. Il est exposé ensuite à tous les sévices, vexations, insinuations et dénonciations des personnes du sexe faible et des civils d'âge canonique.

D. — Qu'entendez-vous par civils d'âge canonique ?

R. — On appelle civils d'âge canonique les civils qui ne sont plus exposés à être canonnés, les civils de plus de quarante-huit ans.

D. — Parfaitement...

R. — Je disais donc, monsieur, que l'infortuné réformé-civil est un être misérable et abominé. Il ne jouit d'aucun des droits de l'homme et du citoyen. Quand il n'a pas le bonheur de posséder une infirmité apparente, d'être, par exemple, cul-de-jatte, manchot, bossu ou aveugle, toutes les satisfactions de ce monde lui sont interdites.

D. — Est-ce possible ? Expliquez-vous !

R. — Oui, monsieur. Le civil-réformé-sans-infirmité-apparente, autrement dit le C.R.S.I.A., ne peut pas dîner en ville ?

D. — Pourquoi ?

R. — Parce que s'il s'aventurait à dîner en ville, sa voisine de droite lui dirait, en roulant des yeux de feu : « Pourquoi donc n'êtes-vous pas au front ? », tandis que sa voisine de gauche murmurera, avec un doux sourire : « Quelle mine superbe vous avez, cher monsieur ! Ah !... vous n'êtes pas délicat, vous, comme mon pauvre mari qui est mobilisé depuis le 1er août 1914... »

Le C.R.S.I.A. ne peut pas sortir dans la rue...

D. — Pourquoi ?

R. — Parce qu'il y a toujours un gamin qui lui crie : « Pourquoi qu't'es pas au front ?... »

Le C.R.S.I.A. ne peut pas prendre le métro...

D. — Pourquoi ?

R. — Parce qu'il y a toujours une dame qui dit tout bas, en le toisant sans discréption : « C'est un Boche... »

Le C.R.S.I.A. ne peut pas promener sa femme, si elle est élégante...

D. — Pourquoi ?

R. — Parce qu'il y a toujours des passants qui murmurent : « Il n's'embête pas, c'lui-là !... S'il était dans les tranchées... »

Le C.R.S.I.A. ne peut pas aller prendre un vermouth-cassis au café...

D. — Pourquoi ?

R. — Parce qu'il y a toujours à la table à côté de la sienne, un vieux monsieur qui lui dit : « Ah ! jeune homme, si j'avais votre âge, je ne serais pas là, moi !... »

Tel est le sort pitoyable du C.R.S.I.A.... En revanche, le civil d'âge canonique est heureux, dispos et repu.

D. — Que fait le civil d'âge canonique ?



R. — D'abord, il fait de la stratégie.

D. — Qu'entendez-vous par faire de la stratégie ?

R. — Faire de la stratégie, c'est dire des bêtises, tout simplement.

D. — Bien. Que fait encore le civil d'âge canonique ?

R. — Il discute le communiqué...

D. — Qu'est-ce que le communiqué ?

R. — C'est ce que les journaux impriment en italique...

D. — Mais encore ?...

R. — C'est cela, monsieur.

D. — Que fait encore le civil-canonique ?

R. — Il dénonce les embusqués.

D. — Qu'entend-il par embusqués ?

R. — Il appelle embusqués tous les civils qui sont moins âgés que lui.

D. — Que pense de la guerre le civil-canonique ?

R. — Cela dépend, monsieur. Il y a le civil qui a bon appétit et bon estomac et il y a le civil dyspeptique.

Le civil qui a bon estomac dit : « Tout va bien. »

Le civil dyspeptique dit : « Tout va mal... » Et cela parce qu'il n'a pas digéré la blanquette de veau ou le merlan frit de son déjeuner.

D. — N'y a-t-il pas encore deux catégories de civils bien distinctes ?

R. — Si, monsieur. Il y a le civil qui gagne de l'argent pendant la guerre et le civil qui en perd.

Le civil qui fait de bonnes affaires déclare : « Ça sera long... »

Le civil, en revanche, qui n'est ni munitionnaire, ni gargon, ni tenant de cinéma-palace, ni marchand de sardines sur le front, celui-là soupire : « Triste guerre !... »

D. — N'y a-t-il pas un civil tout à fait sombre et dirais-je même pessimiste ?

R. — Si monsieur. Il y a le propriétaire...

D. — Pourquoi est-il pessimiste ? A cause des événements ?

R. — Non, monsieur. A cause du moratorium !...

D. — Qu'est-ce que le moratorium ?

R. — C'est un mot latin...

D. — Que veut-il dire ?

R. — Il veut dire : « On se débrouillera après la guerre... »

D. — Que fera le civil après la guerre ?...

R. — Il racontera des souvenirs de campagne...

MAURICE PRAX.

L'ART D'AIMER

Un homme habile au jeu de l'amour doit toujours rester l'esclave des femmes dans les petites choses et leur maître dans les grandes.

Les femmes ne tiennent vraiment à leur liberté que pour pouvoir la sacrifier à ce qu'elles aiment.

La meilleure condition pour triompher de beaucoup de femmes, c'est de n'en désirer aucune en particulier, car le hasard et l'occasion font souvent tous les frais d'une intrigue.

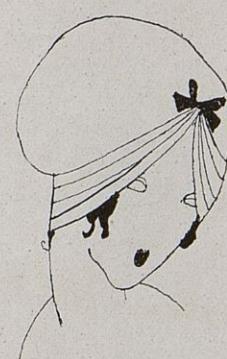
C'est une étrange erreur, que commettent certains hommes, de croire qu'en disant beaucoup de mal des femmes ils donnent à penser qu'ils appuient leur dire sur l'expérience. La fable du *Renard et des Raisins* n'est pas née d'hier, et le monde n'est pas dupe de ce faux mépris.

Dans les choses de l'amour, un petit comédien vaut souvent mieux qu'un grand passionné. C'est pourquoi le proverbe : *Aux innocents les mains pleines* n'a jamais été moins vrai qu'en cette matière.

LES CINQ SENS



FAITS DE GUERRE



On fait, à la guerre, des connaissances bien agréables. J'ai rencontré ici un garçon charmant en tous points. Je l'ai quelque peu étrillé au pocker. Il est tout jeune ; il a déjà mangé la fortune de sa femme, mais aux Courses. Mon ami est souvent soucieux parce qu'il prétend que cette guerre lui cause un préjudice énorme, en l'empêchant de se refaire.

J'ai toujours, dans une sacoche de ma selle, un jeu de cinquante-deux cartes. Il est là avec ma gamelle, trois livres de Stendhal, deux de Musset et *Sylvie*, de Nerval, roman délicieux. Les cartes font tort à la lecture. Il me faudra une autre guerre pour aborder Stendhal, et, pour les autres, heureusement que je les avais lus. Le jeu est une passion funeste, un vice que l'on prend, hélas ! dans l'état militaire. Mais, moi, je l'avais déjà avant.

C'est Maurice Barrès qui a demandé des jeux de cartes pour les soldats. Nous les avons reçus avec plaisir et reconnaissance, car ils arrivaient à point pour remplacer ceux dont nous nous servions depuis le début de la campagne, vraiment un peu écornés et salis, marqués par l'usure sur les dos, et offrant ainsi d'utiles repères aux artilleurs dont c'est le métier de se servir de cela. En septembre avant-dernier, tandis que nous défendions Bar-le-Duc, avec la troisième armée, nous taillions, dans les répits du tir, des *banques*, car je n'avais pas, alors, formé d'adeptes au créatif pocker.

Le pressé était non d'apprendre mais de jouer. Le temps était trop précieux, qui, peut-être nous restait à vivre. Nous faisions gros jeu, pressés de faire table rase, devant l'éventualité. En tentant le *banco*, nous avions la joie de voir, sur les hauteurs d'Harleville, les coups boches s'acharner sur un groupe d'artillerie simulé avec des javelles de paille. Une brave compagnie de génie errait entre les pièces simulées, pour prêter quelque animation à la fausse batterie repérée par les jumelles ennemis et battue par leurs gros obus.

Pendant trois jours nous étions la position, par un temps abominable. Le matin du quatrième, on vint nous dire, au moment où je prenais la banque, que nous étions encerclés et que, dans deux heures, nous serions tous tués ou prisonniers. Les retournes, ce coup-là, me furent encore plus défavorables, et je payai presque chaque fois les pontes. Vers le soir, on donna l'ordre de relever, et nous fîmes quarante kilomètres en avant. J'avais perdu mon dernier centime : mais la bataille de la Marne était gagnée.

C'était le bon temps, c'était la vraie guerre. Nous vivions avec nos frères les fantassins. Ils nous disaient en passant : « Pointez juste, les artilleurs. » Maintenant ils sont dans les tranchées, et nous ne partageons plus notre pain, et le fantassin égaré ne vient plus coucher sous le manteau de l'artilleur.

Nous dormions où nous trouvait la nuit. On n'est pas si mal à coucher dans un champ labouré, à condition de ne pas prendre les sillons en travers, mais dans le sens de la longueur. Cela forme lit. Avec son sac sous la tête en guise d'oreiller, et pour faire comme les soldats de l'An II, on est parfait pour rêver de sa bonne amie. La petite étoile qui bougeotte dans le ciel, on ouvre la paupière pour la regarder avant de s'endormir ; on lui dit puérilement bonsoir. On songe un instant aux camarades que l'on a vus couchés ainsi, et qui ne voient plus, eux, les douces étoiles ; puis l'on dort.

La vie était libre, joyeuse. A Lénon, pendant la retraite, les artilleurs virent les fantassins qui mangeaient des confitures en attendant les Bavarois. Une petite servante blonde, demeurée seule dans le village, aidait les soldats à déménager la cave de son auberge. Nous traversâmes posément, au pas, le pays, pour



SYMPHONIE BRUNE ET BLONDE



DEUX TÊTES SOUS UN BONNET

mettre en batterie sur la route. Tout à coup je m'aperçus que la plaine était couverte de cavalerie. Il y avait là des chasseurs à cheval, des dragons, immobiles, sabre à la main. Dans les creux, au loin, sur une route à droite, on voyait encore briller des casques, étinceler au soleil des gourmettes et des sabres. Je me rappelle un commandant de dragons, râblé, court, un cou rouge sous le casque étouffant. Dressé sur ses étriers, la latte pendait attachée au poignet, il cueillait des prunes, en attendant l'ordre de charger.

Lectrice pleine de grâce, permettez-moi de vous présenter Hélène, sournoise fille de la campagne, précieuse pour un corps tendre et souple, âgé de seize ans. Vous la trouvez peu fine... Soit. Mais considérez que cette coiffure en bandeaux lâches, cette robe serrée, ce tablier d'écolière, et pas le moindre corset sur son jeune buste, c'est son arrangement à elle — et que nul ne lui a enseigné.

Elle habite le village où l'on nous a mis au repos. Mais pour mon cœur il n'est pas de repos. Je la suis à l'église où elle se rend, avant la prière du soir, pour apprendre avec ses compagnes les cantiques qu'elles chanteront Dimanche. Dans la nef obscure je gagne ma stalle; et le vieux curé qui vient lui-même allumer les bougies pour la prière, me voyant chaque soir à la même place, me sourit et salue en moi, d'une amicale inclinaison de tête, son paroissien le plus assidu.

Il n'y a pas assez de messes, vêpres, services et enterrements dans la journée pour l'évidante ferveur d'Hélène. Le malheur, c'est que ses lèvres trop ouvertes et ses longs yeux trop fermés crient de toute leur force. « N'en croyez rien », et la traitent de menteuse devant tout le monde.

Elle me fait rire, avec sa terreur de se compromettre. J'ai voulu l'aborder dans sa rue, mais elle m'a dit : « Y pensez-vous ? » C'était trop près de sa maison. Le lendemain, docile, je me suis posté plus loin. Même insuccès. Il paraît que nous étions, cette fois, devant la demeure du curé, endroit mal choisi, j'en conviens, pour faire la conversation avec un militaire. Seulement, la fois suivante, c'était sa tante qui pouvait la voir, le surlendemain sa mère qui la guettait, et le coup d'après ce fut Julie, une compagne moqueuse, qu'elle redouta.

Il n'y avait pas moyen de l'aborder au milieu de toute cette parenté. Je pris le parti de l'attendre dans l'église même. Elle ne fit, là, aucune difficulté, à l'abri, dit-elle, des regards. L'endroit n'était-il pas un peu sacrilège ? Elle ne dit délibérément que non et qu'il n'y avait à cela aucune inconvenance, vu que le saint-sacrement n'était pas exposé à cette heure.

J'admirai cette enfant d'être déjà si versée dans la pratique du culte.

MARCEL ASTRUC.

LE RAT DES VILLES & LE RAT DES CAMPS

Elle appela sa sœur et lui dit : « Ma sœur Anne (car elle s'appelait ainsi) monte, je te prie, sur le haut de la tour pour voir si mes frères ne viennent point ; ils m'ont promis qu'ils me viendraient voir aujourd'hui, et, si tu les vois, fais-leur signe de se hâter. »

Une fois, le rat bulgare
Invita le rat brigand,
Le rat boche, sans fanfare
A des reliefs de Balkans.

Sur un tapis de Serbie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent les deux amis.

La bombance fut complète,
Meurtres, viols, rien ne manquait.
Mais quelqu'un troubla la fête
Et fit du tort au banquet.

Dans un port de Grèce proche
Ils entendirent du bruit ;
Et les deux rats, brigand et boche,
En concurent de l'ennui.

Le bruit cesse... L'un soupira :
— J'ai presque eu peur, nom de nom !
Et le rat brigand de dire :
— Achevons le Serbe ! — Non !...

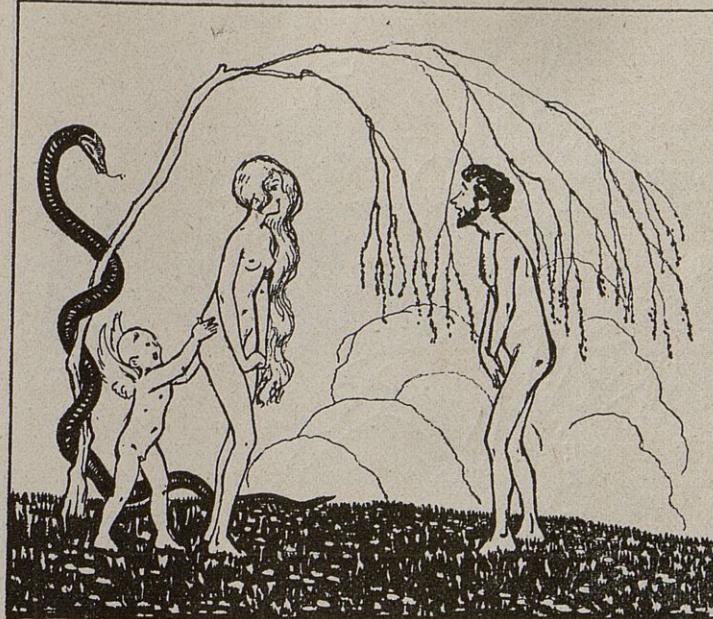
« Non, dit le rat germanique,
« Venez avec moi, beau Tzar...
« Ce n'est pas que je me pique
« De vous fichre un balthazar,

« C'est un morceau de chair vive,
« Très savoureux, pas gros gros...
« Mais, du moins, mon cher convive,
« Quand de ce Monténégro

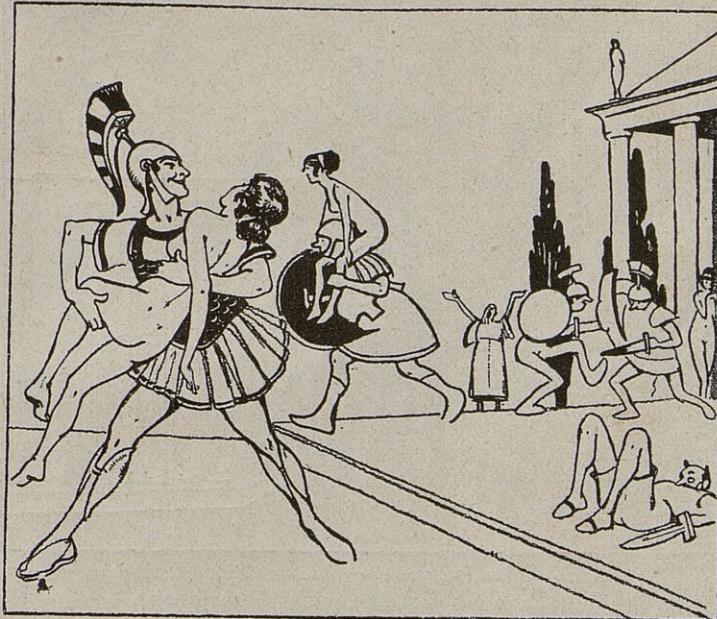
« Nous ingérerons les restes
« On ne nous troublera pas.
« Nul gêneur... Fi des repas
« Que la peur rend indigestes ! »

JEAN BASTIA.

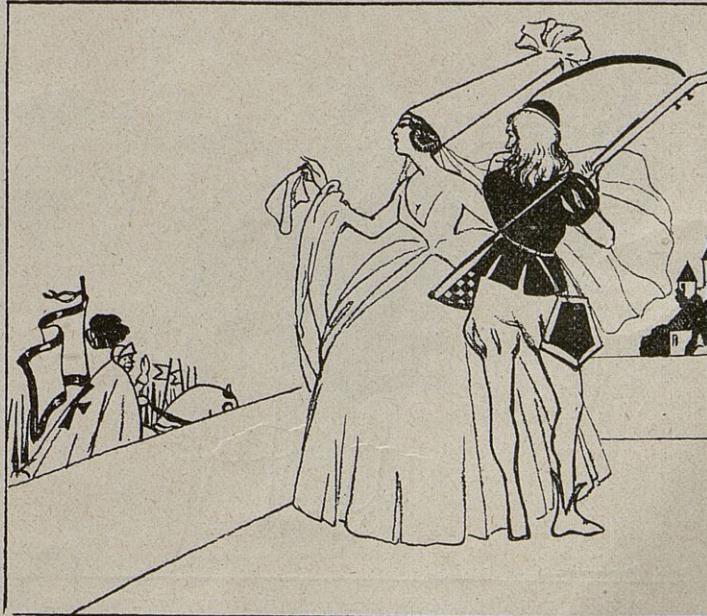
PROFITEURS



Depuis le Paradis terrestre, où Eve profita de l'amoureuse naïveté d'Adam, l'homme a tiré parti de la guerre pour profiter des faiblesses féminines.



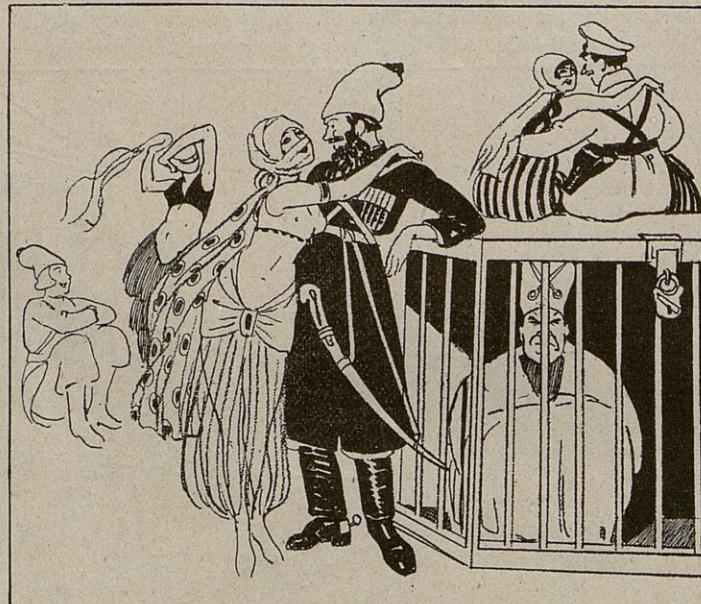
Les Romains n'ont fait la guerre aux Sabins que pour profiter de leurs femmes.



Les petits pages, pendant les Croisades, ont profité de l'abandon des châtelaines.



Les vaillants soldats de Napoléon ont profité délicieusement de la tendre hospitalité des Polonaises.



Les Cosaques sans aucun doute, profitent à Erzeroum de l'abandon de maintes belles désenchantées.



Mais c'est en vain que les vieux beaux cherchent à profiter de la solitude des jolies Parisiennes.

CHOSES ET AUTRES

La Vie Parisienne a un gros péché sur la conscience ; mais, si elle l'avoue, ne sera-t-elle point pardonnée ? Elle n'avait pu depuis dix-neuf mois se résoudre de mettre les pieds dans un théâtre. Or, les théâtres ont rouvert leurs portes l'un après l'autre ; d'abord assez timidement : nous signalons aux collectionneurs leurs premiers échos, qui sont des excuses plus ou moins mal tournées, plutôt mal. Puis, les jolies demi-recettes qu'ils faisaient leur ont donné du cœur, et leur publicité a de nouveau envahi les colonnes de nos grands quotidiens. Elle y occupe même peut-être une place disproportionnée, et l'on compte plus de lignes sur une pièce qui tombe, que sur un zeppelin — qui tombe également.

Mais qu'osons-nous dire ? Les pièces ne tombent plus. C'est même un des signes à quoi l'on reconnaît qu'il y a la guerre. En temps de paix, un auteur qui se trompe (cet euphémisme est consacré par l'usage), un auteur qui fait un tout petit faux pas, est traité par le public, les critiques et les chroniqueurs comme un assassin, comme un parricide, comme un multi-parricide ! Peu s'en faut qu'on ne l'oblige de venir faire amende honorable à l'avant-scène, nu en chemise, avec un cierge de dix livres à la main. On l'injurie, on le traîne dans la boue, et on le tient pour déshonoré jusqu'à la clôture annuelle. En temps de guerre, nous ne voulons plus injurier que les Boches, et l'union sacrée nous défend de penser ou même d'écrire qu'un confrère n'a aucune espèce de talent. Les auteurs, stupéfaits d'être bénis, éprouvent le besoin de publier leur contentement, et M. René Fauchois vient d'adresser à M. Adolphe Brisson, président du cercle de la critique, une lettre officielle de remerciement, où il proclame que tous les Aristarques de la presse ont traité son *Augusta* comme il n'osait espérer qu'ils le fissent. Les ambitions de M. René Fauchois n'étaient donc pas excessives. Sa modestie n'a pas été moins bien récompensée que son talent, et l'on conçoit qu'il ait sauté au cou de M. Adolphe Brisson, pour embrasser, en la personne du président, le cercle tout entier, de même que Napoléon à Fontainebleau.

Non seulement les pièces nouvelles réussissent, mais les anciennes, qui n'avaient pas eu l'heure de plaire et qu'on reprend, révèlent des beautés cachées ou jusqu'à présent méconnues. Par exemple, on vient de nous donner à la Comédie-Française *La Figurante*, de M. de Curel. Nous croyons nous souvenir qu'il y a vingt ans le comité n'avait pas voulu entendre parler de cette *Figurante*. Si la Comédie-Française se met à réparer les erreurs qu'elle a commises depuis seulement un cinquième de siècle, nous en avons pour jusqu'à la prochaine guerre. On voulait déjà monter, rue de Richelieu, *Le Coup d'ail* du même M. F. de Curel, et la censure a fait quelques petites difficultés, à cause, dit-on, d'un représentant du peuple dont le personnage n'avait point paru idéalisé suffisamment. La Comédie, pour donner à l'auteur une compensation, a repris *La Figurante*, où il y a aussi un représentant du peuple... N'insistons pas ! Or, *La Figurante* n'est pas une pièce agréable. Feu Catulle Mendès en avait trouvé la matière étrange et scabreuse — on sait combien le père de *Zo-har* était chatouilleux sur l'article des mœurs. Il pensait, comme Saci et nous tous, que « la femme pleine de pudeur est une grâce qui passe toute grâce » ; d'où il concluait que la femme qui a un amant et le marie pour le garder mieux n'a point de pudeur, ni partant de grâce, et que cette disgrâce retombe sur la pièce. Le scénario de *La Figurante* est un peu bien géométriquement construit, et le public de répétition générale n'aime pas la rigueur. Il se pourrait que le premier acte fût un chef-d'œuvre et que les deux autres eussent des parties de chef-d'œuvre : l'habitué des générales n'aime pas non plus les chefs-d'œuvre, et il ne sait pourquoi il bâille en les écoutant. Les décors sont *ad libitum*, les toilettes n'ont aucune importance. Bref, *La Figurante* n'avait rien pour plaire et ne plut point quand elle fut jouée, après *Amants*, à la Renaissance, par Guitry. On ne peut davantage dire qu'elle déplut. Elle fut indifférente. Le bureau de location

ne fut pas assiégé, et la queue ne retourna pas rue de Bondy. « Qu'est-ce qu'ils ont à ne pas venir ? » disait Rochefort quand on jouait une de ses pièces. Eh bien, maintenant, ils viennent, ils affluent; et pourtant, que *La Figurante* était bien jouée, autrefois, par Guityr!...



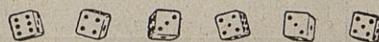
Encore à la Comédie-Française — *La Vie Parisienne* a fait une tournée complète — *L'Augusta*, déjà nommée, de M. René Fauchois, déjà couronné. C'est une tragédie, de forme, sinon de style, classique, et de conception romantique. *L'Augusta* est *Messaline* : ce nom seul nous dispense... Un simple soldat, de ceux que nos alliés anglais nomment *private*, a, si l'on peut s'exprimer ainsi, donné dans l'œil à l'Impératrice. L'Impératrice elle-même a donné dans l'œil au *private*: c'est la faute de la fatalité. Elle assigne rendez-vous à son militaire dans une grotte. Je ne doute pas que M. Fauchois ne se fonde sur des documents authentiques. Je me permettrai cependant de lui rappeler que Montaigne a écrit en ses *Essais*, au chapitre V du livre III^e: « Elle fit au commencement son mari cocu à cachettes, comme il se fait : mais conduisant ses parties trop aisément, par la stupidité qui estoit en lui, elle desdaigna soudain cét usage : la voila à faire l'amour à la découverte. » Tout au contraire, dans *L'Augusta* de M. Fauchois, où *Messaline* fait Claude cocu « à cachette » (ou je ne sais pas ce que c'est qu'une grotte) « cét animal » survient, aussi bavard, mais plus furieux que le roi Marke. Il survient dans l'instant que le soldat fait affront à *Messaline* et s'en excuse sur l'amour que lui a inspiré une autre femme, qui n'est autre que l'Impératrice. Tout cela ne semble pas très clair quand je le raconte, mais l'est infiniment dans la tragédie, et le devient plus encore dès que l'Impératrice, jetant le masque, dit :

— *Messaline*, c'est moi.

Me, me adsum qui feci, in me convertite ferrum...

Je sens que je vais devenir inconvenant... : heureusement que vous n'entendez pas le latin !

Le soldat ne veut pas croire à son bonheur. Mais la vue de Claude le tire de doute, et il se tue. Encore une victime de l'amour.



A la Comédie-Française — eh! il n'y en a que pour elle! — M. de Max a débuté dans *Britannicus*. Il nous souvient de l'avoir vu jouer Néron, voilà bien des années, chez Antoine, si notre mémoire ne nous trahit pas: mais elle ne saurait nous trahir, car ce fut une représentation inoubliable. M. Gémier jouait Narcisse, et ce n'était fichtre pas un Narcisse du Conservatoire! Il poussait le réalisme jusqu'à imiter le petit accent de Suburre que n'avait point dû perdre cet affranchi même en pronant l'habitude des cours, et il disait par exemple:

Elle s'en est vantée assez *peubliquement*.

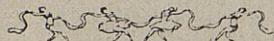
Il retroussait en même temps sa toge comme un tablier. C'était du pur Suétone!

Quant à M. de Max, c'était du Renan. On voyait bien qu'il avait lu *l'Antéchrist*; mais on voyait aussi que cette interprétation n'a rien d'absurde et qu'elle s'accorde parfaitement à la tragédie de Racine. Aussi M. Le Bargy avait-il le plus grand tort de tempêter, l'autre jour, dans les couloirs et d'attester les bustes. M. de Max n'a point du tout déshonoré « la Maison » en y jouant Néron comme il l'avait joué chez Antoine. Il a simplement fait preuve d'une intelligence, qui, d'ailleurs, lui a déjà nui au théâtre, et pourrait bien le perdre.

Et voilà pour la Comédie-Française. Passons à l'Odéon. — Ah! non!... Vous n'allez pas me resservir les plaisanteries usées d'avant la guerre!... Sachez que l'Odéon refuse du monde, et permettez-moi de vous faire connaître que la superbe Paule Andral y a interprété Célimène comme on l'interprète rarement. Son secret est qu'elle ne cherche pas midi à quatorze heures. Elle ose être coquette naturellement, et elle a trouvé le jeu de l'éventail, non pas comme M^{me} Sorel en y pensant toujours, mais en n'y pensant jamais.

J'ai gardé l'Opéra-Comique pour la bonne bouche. Notre ami Pierre Veber nous y a priés à la « générale » d'une *Charmante Rosalie* qui est en effet charmante, mais n'a rien de commun avec cette Rosalie dont on parle tant depuis dix-huit mois. Le livret de M. Pierre Veber est une transposition plaisante des *Jeux de l'amour et du hasard*. Comme il faut au moins trois collaborateurs pour un vaudeville, et même pour un opéra-comique, l'amour et le hasard se sont adjoint la divinité de la guerre. La scène est en 1808, et non en 1916, mais il y avait déjà des mariages par procuration... Y en avait-il? Je confesse que je n'en sais rien et que cela m'est bien égal, pourvu que la pièce m'amuse; mais si M. Pierre Veber l'a inventé, il va se faire attraper par M. Frédéric Masson. Il lui répondra que Napoléon et Marie-Louise... M. Frédéric Masson lui répliquera que Napoléon n'est pas Bois d'Arcy. Ce jeune officier feint d'envoyer un camarade épouser par procuration sa fiancée, et il y va lui-même sous un faux nom. Il manque bien d'être séduit par une parente de la fiancée, moins jeune, mais encore intéressante. Tout s'achève par les reconnaissances de rigueur et par le mariage que nos cœurs souhaitaient. Il paraît qu'après la guerre les pièces recommenceront à finir par des mariages et qu'il en sera surtout ainsi dans la réalité. Il le faut absolument.

M. Hirschmann a écrit pour *La Charmante Rosalie* une musique facile; elle a plu : comme disait Molière, c'est le grand point.



Le fils d'Henrik Ibsen, qui a pour prénom Sigurd, et le fils de Bjornstierne Bjornson, dont j'ignore le saint patron — mais on a dû avoir grand'peine à lui en dénicher un dans le calendrier, plus rébarbatif que celui de l'auteur de ses jours — ces deux fils à papa viennent de manifester contre nous et de s'agenouiller aux pieds de l'idole boche. Quelques amateurs impénitents des littératures extrême-septentrionales en gémissent, et quelques personnes un peu trop à cheval sur les principes de la civilité puérile et honnête disent que nous n'avons pas mérité cet affront des fils, après avoir été si gentils pour les pères.

C'est pousser un peu loin les exigences, et il ne saurait y avoir de réciprocité littéraire comme il y a une réciprocité diplomatique. Sigurd et l'autre ne nous doivent rien (non plus que Siegfried) et ils sont parfaitement libres de préférer le génie allemand au nôtre. Ils sont même libres de ne pas nous comprendre, et c'est ici que la réciproque est recevable. Nous étions libres de ne comprendre ni Bjornstierne Bjornson ni Henrik Ibsen. Je crois que nous avons usé de cette liberté : nous n'en avons pas abusé. Tel est notre caractère. On ne nous fera jamais accorder qu'il est quelque chose au monde que nous ne comprenons pas. Nous souffrons que notre intelligence ait des limites, dans l'étendue, mais nous croyons qu'elle doit pénétrer partout, jusque dans les caves les plus profondes. Est-ce de l'orgueil ou de la conscience ? C'est au moins de la bonne volonté. Nous faisons effort, nous nous évertuons, et nous ne lâchons pas la partie que nous n'ayons atteint un résultat. Ici encore nous savons tenir jusqu'au bout.

Que cette bonne volonté soit un peu mêlée de snobisme, je n'y contredis pas, mais on a montré souvent les heureux effets du snobisme. Nous avons aussi, nous avons surtout de la sociabilité. Nous voulons faire accueil aux étrangers, et nous nous appliquons. Nous qui aimons plaire, nous essayons de témoigner aux étrangers, ou de leur faire croire qu'ils nous plaisent, et d'autant plus peut-être qu'ils ne nous plaisent pas. Cela changera-t-il après la guerre ? Mais non. « La France sera toujours la France, et les Français seront toujours les Français. » Seulement j'imagine que nous aurons un peu plus de froideur et de prudence. Le cercle sera plus fermé. Ce n'est pas ce qui nous empêchera de relire *L'Ennemi des lois* ou *Maison de poupée*, ni même de visiter les fjords pendant les vacances, et d'aller voir le soleil de minuit, qui luit pour tout le monde.



A propos d'un conférencier qui, une heure durant, avait prêché à d'élégantes Parisiennes la nécessité de l'économie, une jeune femme s'extasiait :

— C'est un véritable orateur! s'écriait-elle. Ainsi quand il parle...

— C'est comme s'il chantait ! acheva une vieille dame.

PARIS-PARTOUT

Théâtre Impérial, 5, rue du Colisée. — Pomponnette, la souple danseuse, Félix Gandéra, Yvonne Harnold, le mime Thalès et Massilia, la Kattinska et Maurice Faber, Hélène Reynès, Maillane et Myosa font chaque soir les délices du public élégant qui se presse dans la coquette bonbonnière.

T. 1. s. à 8 3/4. Mat. jeud. dim. et fêtes à 2 h. 1/2. Loc. s. augm. Télép. Wagram 94-97.

Les yeux et le teint se ravivent et se fortifient par l'Eau de Roses de Syrie. **Bichara**, parfumeur syrien, 10, chaussée d'Antin, Paris. Téléph. Louv. 27-95. Dépôts : **Marcelle**, Maison Mavro; **Nice**, Maison Rassallard.

Aimez-vous bonne cuisine et bons vins? Allez chez Lapré, 24, rue Drouot.

Faire un bon cocktail est une science, le déguster est un art. Demandez au **NEW-YORK-BAR**, 5, rue Daunou, Paris, son délicieux "Cocktail 75" dont lui seul a le secret. — Tea Room.

La Parisienne éclairée par la lampe électrique à miroir *la Coquette*, de fabrication nationale, est jolie de geste et de visage; sa main gauche reste libre pour le pompon poudré et l'arrangement des cheveux. Avec pile de rechange franco contre 6 fr. 50: *la Coquette*, à Bry-sur-Marne (Seine).

LE BRACELET DU POILU



Garanti deux ans depuis 15 fr.
Avec radium visible la nuit 20 fr.
Superbe Prime à tout acheteur.
Franco contre mandat ou Bon.
Chez D. LEFEBVRE, 13, rue Saulnier, Paris.

TITRES FRANÇAIS, ÉTRANGERS
Achat et Vente comptant.
Paiement de tous COUPONS Autrichiens, Hongrois, Brésiliens, Belges, Russes, Américains, etc.
CREDIT FINANCIER BELGE-FRANCAIS
50, Rue Notre-Dame-des-Victoires. 50, PARIS

MAISONS RECOMMANDÉES

PIHAN SES CHOCOLATS
4. Fg. Saint-Honoré

PETITE CORRESPONDANCE

2 francs la ligne (40 lettres, chiffres ou espaces)

Nous recommandons à nos lecteurs de rédiger plus sérieusement leurs « communiqués ». Les textes qui nous paraîtront de nature à être mal interprétés seront rentrés à leurs auteurs.

Vu la surabondance des envois, il faut compter un délai de quinze jours à trois semaines entre la date de réception des annonces et la date de leur publication.

NOTA. — La Censure interdit que les Petites Correspondances renferment l'indication des Secteurs postaux.

JEUNE OFFICIER aimable et gai, quoique breveté, consacrerait volontiers quelques instants à correspondre avec marraine de son modèle. Ecrire **Pierre**, chez Iris, 22, rue Saint-Augustin, Paris.

CAPITAINE célibataire, Parisien, cherche marraine Parisienne, libre, 25 à 30 ans, jolie, élégante, spirituelle, susceptible d'être aimée; très sérieux. Ecrire : **Capitaine**, 4^e C^e, 80^e inf.

SAPEUR génie cherche marr. affect. et gent. Ecrire : **Pierre**, 5^e génie, Estacade. Saint-Cloud (Seine-et-Oise).

MARR. par corresp. me ser. tr. agr., charm. lectr. ! Laquelle se dévouera? **Sergent-fourrier**, 332^e, 20^e.

JEUNE CAPITAINE ALGÉRIEN 37 ans, en première ligne depuis seize mois avec troupes africaines, décoré et cité en Champagne, ne connaissant personne en France, absolument seul, désire correspondre avec marraine femme du monde, jeune et jolie, artiste, qui accepterait faire connaissance avec lui lors d'une permission à Paris.

Capitaine Villeneuve, poste restante, Epernay (Marne)

SERGENT-FOURRIER, 29 ans, Parisien, 17 mois de front, possédant cafard phénoménal, dés. pour le chasser corresp. avec jeune, jolie, spirit. et folich. Parisienne. Ecrire : **L. Tendil**, sergent-fourrier, 168^e d'infanterie, 2^e C^e.

SIX CAMARADES de misère demandent correspondantes jeunes, gentilles.

Liaison, 3^e bataill., 91^e d'infanterie

JEUNE HOMME, 27 ans, dem. à corresp. avec midinette ayant besoin affect. sér. Laurent, 8^e artill., 52^e batt.

JEUNE S./OFF., front dep 2 août 1911, dem. marr. jeune et affect. Maréch. des logis Raymond, 1^e cuir.

DEUX JEUNES sou-lieutenants, blessés grièvement et renaissant à la vie, dés. soigner moral en même temps que physique avec marraines jeunes, gaies et affect. Sous-lieut. Lefort et Lebeau, Hôpital 52. Hyères (Var).

OHÉ! AH! DI OHÉ! Cavalier passé aviateur dés. corresp. avec Parisienne gracieuse et chic, 25 à 30 ans. Sous-officier de Folgarde, Parc aviation 4.

AVIATEUR retour front, dés. marraine gentille, affectueuse. Demarcy, section V., camp d'Avord.

JEUNE s./lieut. blond, embourré de boue glorieuse, suppl. marr. le désenliser. Toulous, 101^e inf., 3^e bataillon.

EST-CE UN RÊVE! Marraine j., jol., caline, désint., sit. indép. Officier dist., blessé, 35 ans, détails photo rendue, disc. abs. : Ec. Cury, Iris, 22, r. St-Augustin, Paris.

VITE pet. marraines pour deux poissus qui s'enn. bien fr. Charlier L., Kupen J. A 109, armée belge.

OFFICIER à l'hiver de la vie, enc. ardent, cherch. mar. suscep. témoig. sympathie. D'Estrées, amb. 12/2.

SOUS-OFFICIER, noble, intell., dist., 27 ans, redevenu primitif, désire corresp. avec jeune femme ardente sans titre. Ecrire : Vaguemestre chef 113.

ASPIRANT A. Lacroix de Bois, pilote d'avion, demande marraine brune ou blonde, jeune, jolie, mais surtout très affectueuse pour correspondre.

Escadrille V., III canon.

CHEF popote récl. marr. p. quatre j. officiers affam. et insat. Ecr. : **Chef popote**, 228^e inf., 20^e C^e.

JEUNE aviat. des. ent. corr. int. avec j. fem. libr., simp., agr., jol. Ecr. : de Prampte, Iris, 22, r. St-Augustin, Paris.

ENSEIGNE DE VAISSEAUX P. M., torpilleur *Sarbacane*, escadre des Dardanelles, demande marraine.

JEUNE médecin isolé, front 15 mois, dem. marr. j. et gaie. Ecrire : Aide-major, C^e 9/2^e génie.

ATTENTION. Marraine susceptible d'aimer est demandée par un célibataire de 30 ans ayant perdu tout contact. Dandor, sous-officier, 63^e infanterie.

CAPITAINE M. S., 29, avenue de Tourville, Paris, prie correspondante ne plus écrire aucune lettre à cette adresse.

VOTRE CARACTÈRE? Votre avenir? Une lettre signée, date et heure de naissance (si possible quelq. lignes de la main, et une photographie aussitôt renvoyée).

Lieutenant Régnauld, 82^e artill., 5^e groupe, répondra aux femmes du monde seulement.

JEUNE OFFICIER front désir. corresp. avec marraine. Sous-lieutenant Block, 149^e inf.

TROIS JEUNES sous-officiers au front dés. flirts jeunes, jolies marraines alliées, folich. Marcel, Roch, Charles, 4^e zouaves, 1^e C^e mitrall. brigade.

ALLO! ALLO! Trois téléph. désirent trouver au bout de leurs fils la tendr. et la gaieté de corr. j. et jol. Robert Ceyens, tél. E. M. 2^e gr. 1^e B., A/63, arm. belge en camp.

JEUNE ENGAGÉ volontaire dés. corresp. avec jeune femme, marr. spirit. Dames âgées et j. filles s'abst. Ecr. : Louis Van Reykenveld, A/137, arm. belge en camp.

JEUNE dragon, 22 ans, front début, sérieux cafard, dés. corr. marr. jol., spirit. Aristide, 13^e drag., gr. léger.

SOUS-OFFICIER cavalerie, 17 mois front, sans cafard, offre consoler gentille filleule tr. jeune, Française ou Anglaise, s'ennuy. à l'arrière et craign. ne pas tenir jusqu'au bout, L'Huître, Hôtel Rome, Paris.

PETIT SOLDAT qui s'ennuie dem. douce, affect. marr. p. corresp. Marcel Klein, mar. des logis, 45^e artill.

SOUS-OFFICIER belge, isolé, dem. jeune et gent. corresp. Parisienne. E. Sidrage, I.P.M., A/116, arm. belge en camp.

AVANT de repartir à nouveau au front, dés. corresp. avec gentille mascotte ou jolie fée protectrice. Morin, 133, rue de Rome, Paris.

26 ANS, célibat., 18 mois de front, dés. gentille petite marraine. Robert Dudule, 8^e génie.

DEUX ORPHELIN, 26 ans, privés d'affect., dem. marr. gent., affect. Maitena Guezartia, 218^e inf., 1^e C^e de mifir.

DEUX CAPITAINES anglais, plusieurs jours à Paris, voudraient correspondre avec jeunes personnes gaies et charmantes, parlant anglais préférable. Répondre : H. F. D., chez M. Renu, Bussy-les-Dames (Somme).

DEUX SERGENTS, Duchateau et Collombon, dem. gent. marraines. 363^e infanterie, 21^e C^e.

JEUNES LIEUTENANTS, téléphoniste et por-e-drapeau, désirent marraines jeunes, gaies et sentimentales, très sérieux. Ecrire : Haudat, chez Iris, 22, rue Saint-Augustin, Paris.

PEUT-ON DIRE qu'il est urgent qu'une aimante correspondante chasse cafard? Margis belge Verschueren, A 137, C. A. M. I.

MÉDECIN-major, du vrai front, j., gr., br., dem. marr. Ecr. : M. de Lignas, chez Iris, 22, r. Saint-Augustin, Paris.

OFFICIER MARS (UN), petit, gras, blond, actif, quoique de la réserve, au front depuis début guerre, cherche correspondante libre ayant le temps de penser à lui. Lieutenant E. H., 21^e colonial.

POILU, mais imberbe, officier aviateur bonne éducation demande correspondante situation en rapport. Georges, sous-lieutenant. Escadrille M. F. 63, Verdun.

TROIS JEUNES poilus célibataires dem. corresp. jolies pour dissiper ennui cagna; prochaine permission. Gontran de Juffille, 404^e, 6^e C^e.

DEUX J. sous-off., 20-28 ans, phys. et moral comme on en trouve peu, dem. marr. av deux j. f. comme on n'en trouve point, gaies, gentilles. Devouges, Pestre, 17^e chasseurs.

DE GRACE, deux j. marr. pour deux gent. s-off qui s'ennuient bien fort. Ber. m.-des-logis mitrail., groupe léger.

AVIATEUR devant partir front étranger désire ait marr. mondaine afin d'échanger corresp. sentimentale. Ecr. : Marc Bert, hôtel Devaux, Amboise (Ain).

JEUNE POILU désire corresp. av. marr. romanesque et sensible. Lecerf, 5^e infanterie Télé., C. H. R.

TROIS JEUNES POILUS demandent trois marraines gaies, spirituelles : L. Petibarbat, grand brun; M. Picard, grand blond; R. Evrard, grand brun, 166^e d'infanterie, 33^e compagnie.

QUATRE POILUS : deux lieut. un s.-m., un s.-f., embourbés, perdus landes bretonnes ap. bless., phy. agréa., caract. charm., dem. quatre marr. corresp. gaies, jolies, spirit. Sergt-Maj. 132^e, 30^e C^e. Plélo (Côtes-du-Nord).

JEUNE OFFICIER récemm. délaissé, dél. affect., cherche marraine Parisienne distingué, jeune, jolie, discrète. Ecr. : Davion, 26^e artillerie.

ASPIRANT, 19 ans, au front, recherche marraine très gentille ne s'attachant pas à l'intégralité de poilu; réponse assurée. Ecr. : Gohelle, chez Iris, Letter-Box, 22, rue Saint-Augustin, Paris.

MARIÉ A MODISTE, sachant ainsi leur gentillesse, leur bon cœur, je cherche atelier modiste Paris pour servir marraines à ma section : presque tous gascons. tous bons garçons. Bourcier, sous-lieutenant, 21^e C^e, 24^e infanterie.

JACQUES FIERCE et Raoul Daunis désirent correspondantes. Ecr. : 118^e artillerie lourde, 2^e batterie.

PARDONNEZ-MOI! je recours à une annonce pour voir une âme se diriger vers moi. Ecr. : Jean d'Yvec, 14^e batterie, 2^e d'artillerie.

OFFICIER, 30 ans, assez laid, peu spirituel mais pas méchant, luttant depuis le début contre les poux, les rats et les Boches et ignorant le cafard, demande gentille marraine neurasthénique. Ecr. : première lettre : Bréon, chez Iris, 22, rue Saint-Augustin, Paris.

BLESSE, 31 ans, en traitement à Bordeaux, demande marraine jeune, jolie, aimante et spirituelle. René Martin, poste restante, à Bordeaux.

OFFICIER, 20 ans, au front, demande corresp. avec Parisienne jeune, jolie, affectueuse, aim. la poésie et littér., ou actr. Ecr. : Tarbus, chez Iris, 22, r. St-Augustin, Paris.

PARISIEN, au front depuis 18 mois, désire correspondre avec jeune marraine jolie, tendre et un peu libertine. Des Trembles, 1^e groupe auto.

« ET MOI pourquoi n'en aurai-je pas une ? » Médoc, A 147, 6^e d'artil., 106^e batt., Armée Belge en camp.

AUTOMOBILISTE, 28 ans, célibataire, désire correspondre avec marraine. Brosset Léopold, 4^e division de cavalerie, 4^e groupe d'autos-canon.

JEUNE POILU, au front depuis le début, et n'ayant ni cafard, ni neurasthénie, voudrait corresp., pour lui prouver sa bonne humeur, avec j., jolie et spirituelle Parisienne. Georges Pelletier, 1^e C. M. B., 138^e brigade.

27 ANS, sous-off., proch. permis., dés. corresp. av. marr. sent., p. oubli. durs mom. de caf. Tixier, 332^e int., 18^e Cⁱ

LIEUTENANT d'art., 32 ans, physique agréable, voudrait, quand les Boches lui en laissent le temps, lire lettres parfumées d'une marraine jeune, très jolie, élégante, femme du monde. Dorfeuil, chez Iris, 22, rue Saint-Augustin, Paris.

SOUS-OFFICIER, 29 ans, célibataire, des pays envahis, cherche correspondante ou marraine gentille et aimante. Discréption. Destombes, maréchal des logis, 22^e d'artillerie.

GROUPES SOUS-OFFICERS mitrailleurs dem. jeunes marraines théâtreuses, gaies et amusantes.

Gontrand, sergent, 1^e Cⁱ mitraille., 144^e d'infanterie.

IRIS, LETTER-BOX, poste restante privée, 22, rue Saint-Augustin, Paris, prie avec les plus vives instances ceux qui recourent à son adresse postale de ne faire aucune annonce, de n'adopter jamais un nom de réception, avant de s'assurer que le nom choisi est agréé, n'est pas déjà pris par une autre personne, n'offre aucun inconvénient. Agir autrement est imprudent, dangereux, et expose aux plus grands inconvénients.

DEUX JEUNES POILUS réclament marraines aptes à chasser neurasthénie imminente. Ecrire : Faure, Dupuy, 3^e Cⁱ, 6^e de ligne.

BIBLIOTHEQUE DES CURIEUX
4, Rue de Furstenberg PARIS (6^e)

LE RÉGAL DES AMATEURS :

L'Art de séduire les Hommes (16 ill.)	3 fr. 50
Chichinette et C ^e	3 fr. 50
Les îlots d'Amour (16 ill.)	3 fr. 50
La Rome des Borgia (12 ill.)	5 fr.
Les Trois don Juan (12 ill.)	5 fr.
Le Canapé couleur de Feu	6 fr.
Mémoires d'une Femme de Chambre	6 fr.
L'Œuvre de l'Arétin (Vie des Nonnes)	7 fr. 50
Livre d'Amour de l'Orient (jardin parfumé)	7 fr. 50
Mémoires de Fanny Hill, Fille de Joie	7 fr. 50
Livre d'Amour des Anciens	7 fr. 50
La Vénus Indienne	7 fr. 50
Ruffians et Ribaudes au Moyen Age	7 fr. 50

Envoi franco contre mandat ou chèque sur Paris

CATALOGUE GÉNÉRAL ILLUSTRE 1916
90 pages, 70 illustrations : 0 fr. 50
Le Catalogue est jointi gratis à toute commande

AMERICAN PARLORS. SOINS D'HYGIÈNE EXPERTES ANGLAISES. MANU. FRICTIONS ET TREATMENTS. 2nd Floor only. SELECT SALON FOR OFFICERS
27, rue Cambon, 2^e étage. (Ne pas confondre.)

GRAVURES GALANTES de GERA. Cat. et sup. lots à 5 et 10 fr. Librairie du Progrès, 7, Traversia Relax. MADRID (Esp.).

RENSEIGNEMENTS DE TOUTES SORTES. RELAT. MONDAINES, MARIAGES. Discr. M^e LE ROY, 102, r. St-Lazare, entres (2 à 7 et dim. et fêt.)

MARIAGES Relat. mond. Renseig. gr. M^e VERNEUIL 30, rue Fontaine (entres. gauc. sur rue).

RENSEIGNEMENTS MANUCURE par JEUNE DAME. M^e HADY, 5, r. Lapeyrière, 3^e ét., N.-S. : Jules-Joffrin.

POUR VIVRE Ce qu'il faut SAVOIR par G. W. BESSEDE A DEUX
Indispensable à toute personne soucieuse d'assurer son bonheur conjugal. Un beau volume. Franco 2,50 en mandat ou timbres à A. QUIGNON, éditeur, 16, r. Alphonse-Daudet, Paris (XIV^e).

Miss RÉGINA SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE. Mais. 1^e ord. 18, r. Tronchet (Madel.) 10 à 7.

BAINS-HYGIÈNE Confort moderne. M^e DERIAC, 45, rue Fontaine (2^e étage).

M^e IDAT SELECT HOUSE, SALLE de BAINS, MANUCURE 29, Fg Montmartre, 1^e s/ent. d. et f. (10 à 7).

Miss MOLLIE SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE. 21, rue Boissé-d'Anglas (Madeleine).

CINÉMA HENRY Frère et Sœur. Renseignem. inédits. 148, rue La Fayette, 2^e t. l. j. et Dim. (10 à 7).

MANUCURE BAIN. SOINS DE BEAUTÉ M^e SARITA, 113, rue Saint-Honoré.

MARIAGES RENSEIGNEMENTS
Maison sérieuse et parfaitement organisée. Relations les meilleures et les plus étendues.

AGREEABLES SOIRES DISTRACTIONS des POILUS
PRÉPARANT à FETER la VICTOIRE
Curieux Catalogue (Envoyé gratis), par la Société de la Gaité Française, 65, r. du Faubourg St-Denis, Paris (10^e).

Farces, l'*lysique*, Amusements, *Propos Gais*, *Art de Plaire*, Hypnotisme, Sciences occultes, *Chansons et Monologs de la Guerre*, Hygiène et Beauté. Librairie spéciale.

MAIGRIR REMÈDE NOUVEAU. Résultat merveilleux, ss. danger, nirégime, av. l'*OVIDINE-LUTIER* Notice gratuite ss. pli fermé. Env. franco du traitem. c. bon de poste, 7 f. 20. **PHARMACIE**, 49, av. Bosquet, Paris.

AVIS M^e CHATARD, 23, bd. des Capucines
a transféré son cabinet de MASSOTHERAPIE 14, RUE AUBER (Opéra)

Hygiène et Beauté pr les Mains et Visage. M^e GELLOT, 8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

ANGLAIS et par corresp. Mariages, renseig. mond. Curiosités. M^e GUILLOU, 19, b. Barbès, 2^e.

JANINE FRICTIONS. SOINS D'HYGIÈNE. 31, r. de Douai, 2^e sur entresol porte gauch.).

SOINS D'HYGIÈNE. FRICTIONS. par Dame dipl. M^e DUNENT, 66, r. Lafayette, 1^e sur ent. (10 à 7).

Miss DOLLY-LOVE MANUCURE-FRICTIONS 6, r. Caumartin, 3^e ét. (9 à 7).

M^e EDITH English. ESTHÉTIQUE manucure. 10, rue de la Néva, r. de ch. droite, de 2 à 7.

BAINS MANUCURE, Confort moderne. M^e ROLANDE 8, rue Notre-Dame-des-Victoires 2^e étage

MARIAGES RELATIONS MONDAINES ; 5^e année. M^e MORELL, 25, rue de Berne (2^e g.).

Hygiène PAR JAPONAISE Expertise 7, fg. St-Honoré, 10 à 8 (Dim. et f.).

M^e CAMIA PARFUMS BRÉSILIENS p. frictions. 52, rue Notre-Dame-de-Lorette, 2^e ét.

ANGLAIS PAR JEUNE DAME EXPERTE. DELIGNY, 42, r. Trévise, 3^e dr. tous les jours et dim.

HYGIÈNE par experte. Prix de guerre. Renseigngs par corresp. 5 fr. M^e ROBERT, 14, r. Gaillon, 3^e ét.

Miss THIRTEEN MANUCURE sp. pour dames. Soins d'hyg. 31, r. Labruyère, 1^e dr.

J'ENVOIE franco contre mandat de 5 fr. un superbe ouvrage illustré plus 5 volumes miniatures et mon catalog. Librairie CHAUBARD, 19, rue du Temple, Paris.

M^e BOYE Experte. MANUC. anglaise. Aide et conseille en tout. 11 bis, rue Chaptal, 1^e g.

M^e LIANE HYGIÈNE, FRICTIONS par 28, r. St-Lazare (3^e dr.). Expertise

LEÇONS ANGLAIS ET RUSSE. SEVERINE, 31, rue Saint-Lazare, Esc. 2^e voûte, 1^e ét.

M^e J. LAROCHE & FLORYS Expertes anglaises SOINS DE BEAUTÉ Renseignem. mondains. 63, rue de Chabrol, 2^e ét. à gauche.

BAINS-MANUCURE HYGIÈNE, FRICTIONS. 19, rue Saint-Roch (Opéra).

SOINS d'Hygiène et de Beauté. T. les j. et dim. 2 à 7. M^e RIVIERE, 55 faubourg Montmartre.

Miss BERTHY MANUCURE-PÉDICURE (10 à 7) 4, fg. St-Honoré. 2^e sur entresol.

BAINS-HYGIÈNE MANUCURE, PÉDICURE (Confort moderne, 41, r. Richelieu. (Ent.)

JEAN FORT, Librairie Éditeur de PARIS 71-73, Faubourg Poissonnière, envoie gratuitement sur demande son dernier Catalogue.

BOOKS IN ENGLISH

The Diary of a Lady's Maid: Fine novel, illust. 20 fr.

The Delectable Nights of Straparola : 2 vols. with 50 co'd plates and 97 other illusts., clever tales, of amorous adventure and gaiety. 50 fr.

Aphrodite, complete trans. of the great French romance, 97 fine illusts., cloth, rare. 20 fr.

Brantôme : *Lives of Fair and Gallant Ladies*. 2 vols. (464 and 480 p.), sm. 8 vo cloth. 40 fr.

The Merry Order of St. Bridget, complete orig. edition. Rare (fine Copy). 40 fr.

Woman and Her Master : thrilling story of love in the Harem, a white lady and her blackamoor lord. 20 fr.

Secrets of the Alcove. From the French. 5 fr.

Rabelais : *Works Complete*. 50 illusts. 15 fr.

Oscar Wilde : *Dorian Gray*, illustrated edit. 40 fr.

Stendhal : *Book on Love*, only trans. A study. 15 fr.

The Master Force, five tales of Cupid, free. 9 50

Merrie Stories (100) Les *Cent Nouvelles*, rollicking tales of love and joyous women (500 p.). 25 fr.

The Mysteries of Conjugal Love, 600 pages, comp. trans. of Dr Venette's, splendid work. 25 fr.

Oscar Wilde and Mysself (by Lord Douglas) new. 15 fr.

Queens of Pleasure : *Women that Pass in the Night*, curious stories of famous French courtesans. 30 fr.

Please cross Cheques and register Bank-note remittances. Orders are executed always the same day as received. Persons who have sent orders without getting a reply should write us immediately.

Catalogue of English Books, New and Old, for. 0 fr. 50

THE PARIS BOOK-CLUB, 11, rue de Châteaudun, Paris.

RENSEIGNEMENTS de ttes SORTES. RELAT. MOND. MARIAGES. Disc. (Engl. spok.).

M^e BORIS, 47, r. d'Amsterdam. 2^e ét. g. (Dim. et fêt.).

Miss GINETT'S AMERICAN MANUCURE (10 à 7 h.).

13, r. Tour-des-Dames (entr.) Trinité.

ENGLISH BOOKS & RARE Catalogue with finest specimens sent for 5/10/ or £1. Price list only 5 d. l.. CHAUBARD, pub. 19, rue du Temple, Paris.

PÉD'CURE SOINS d'HYG. p. experte. Méth. anglaise. M^e UMEZ, 82, r. Clichy, 2^e ét. (11 à 7).

LUCETTE ROMANO SOINS par JEUNE INDOUE, DE 42, r. Ste-Anne, entr. Dim. fêt. (10 à 8).

HYGIÈNE BEAUTÉ par Dame dipl. (Spéc. p. Dames) 6, r. Villedo, entresol (Metro : 4-Sept.).

MARIAGES MONDAINS M^e DORVILLE 5, r. de Provence, 2 à 7 h.

LIVRES Gente et achats) GRAVURES ESTAMPES. Renseign^g gratis. Ecr. : M^e L. ROULEAU, Bureau Restant 38, Paris. Comme spécim. n : UN Beau Volume avec gravures hors texte et Catalogue franco 5 fr. ou 10 fr.

BAINS SOINS D'HYGIÈNE MANUCURE Anglaise. M^e LISLAIR, 32, r. d'Edimbourg (rez-d.-ch.) 2 à 7.

SOINS D'HYGIÈNE, ttes méth. Inst. 1^e ordre. M^e DUC, 54, r. Caumartin. (2 à 7 h.) même le dim.

Frictions experte. N^o install JANE, 11, r. Mariette, vestibule esc. à dr. Entr. à g. M^e Batign. 2 à 7.

A RETENIR J'envoie franco sur demande, catalogue de Livres rares et curieux et dernières nouveautés illustrées.

LIBRAIRIE des 2 GARES, 76, B^e Magenta, Paris



LA GIBOULEÉ DE MARS... ET DE VÉNUS